L'ENFANT PRODIGUE,

DRAME EN TROIS ACTES, MÊLÉ DE CHANT,

PAR M. HIPPOLYTE AUGER,

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le 30 août 1840.

DISTRIBUTION :

MOREL, vieillard	M. FERVILLE.
GUSTAVE, son fils aîné	M. FRADELLE.
JUSTIN, fils d'un second lit	M. LAFERRIÈRE.
Mlle DURAND, belle-sœur de Morel	Mme GUILLEMIN.
CLAIRE, pupille de Morel	Mme THÉNARD.
EUGÈNE, ami de Justin	M. FÉLIX.
GERVAIS, vieux domestique	M. FONTENAY.
THIÉRY, fermier	M. LUDOVIC.
Mme THIÉRY	Mme BAYEL.
UN INTENDANT	M. CAMIADE.
UN DOMESTIQUE	M.
CONVIÉS HOMMES ET FEMMES.	
VALETS, etc.	

ACTE I.

Un salon à la campagne. Porte au fond. Portes latérales. Croisée. — Au lever du rideau, on déjeune.

SCÈNE I.

MOREL, CLAIRE, Mlle DURAND, GUSTAVE, GERVAIS.

CLAIRE.

Gustave, voulez-vous une tasse de thé ?

GUSTAVE.

Oui, Claire, je le veux bien...

MOREL, à Gervais qui ôte un couvert.

Que fais-tu là ?

GERVAIS.

J'ôte le couvert de M. Justin... On a sonné le déjeuner comme à l'ordinaire, si M. Justin avait été au château, il eût entendu la cloche...

MOREL, avec humeur.

Tu desserviras tout à la fois.

GERVAIS.

Cette idée ! vouloir qu'un couvert reste devant une place vide...

MOREL, de même.

Qu'est-ce que ça te fait ?.. je le veux...

Mlle DURAND.

Ah ça ! ne nous laisserez-vous pas déjeuner tranquilles, Gervais? Vous voyez que votre maître a de l'humeur... Après tout, je le conçois, c'est bien fait pour ça!.. une absence de huit jours !..

CLAIRE.

Il aura été à Nantes.

GUSTAVE.

Mais pourquoi ne pas prévenir qu'il doit rester à Nantes, s'il est à Nantes ?

GERVAIS.

Oh, oui, il est à Nantes... il y va souvent, à Nantes... et Dieu sait ce qu'il y fait, à Nantes...

MOREL.

Tais-toi !..

Mlle DURAND.

Mon cher beau-frère, vous conviendrez, cependant, qu'une pareille absence cache un mystère, et quoique vous cherchiez à nous le dissimuler, vous êtes inquiet, et je le comprends !.. A Nantes, ville populeuse, il y a tant de gens sans aveu !.. on y rencontre de belles dames, des jeunes fous...

GERVAIS.

Oui, par exemple, votre parent Beaulieu...

Mlle DURAND.

Ah ! n'en dites pas de mal... c'est un garçon charmant... il n'a plus rien, c'est son plus grand tort... mais il doit aller à tout...

GERVAIS.

Fort empressé, dit-on, auprès des dames, c'est lui qui, sans doute...

MOREL.

Silence !.. Claire, n'en croyez rien.

Mlle DURAND.

Peut-on se flatter ainsi d'illusions !

MOREL, avec impatience.

Ma chère belle-sœur... Eh bien! oui, pourquoi vous le tairais-je ?.. Je m'alarme, parce que je connais à mon fils... à Justin... un naturel impressionnable... facile à manier... parce qu'il se laisse aller au bien comme au mal...

Mlle DURAND.

Je prévois que cet enfant-là vous causera bien du chagrin !.. Beau résultat de l'éducation que vous lui avez donnée !.. Vous l'avez fait élever dans un collège... Vous avez voulu en faire un

savant, un élégant surtout... au point même qu'il se trouve déplacé au milieu de nous... Il rougit presque de sa famille !

CLAIRE.

Non, Mademoiselle, il n'en est rien... je vous assure que Justin est un excellent fils, un bon frère, un brave garçon...

Mlle DURAND.

Voyons, pourquoi ne fait-il pas de Gustave sa société habituelle ?

GUSTAVE.

Ça, c'est vrai... mais je ne suis peut-être pas assez monsieur pour lui...

MOREL, se levant de table.

Gustave, vous avez tort... c'est un mauvais sentiment.

Mlle DURAND.

J'en étais sûre !.. encore une accusation contre ce pauvre Gustave...

MOREL.

Non, non... mon affection est la même, croyez-le bien, pour mes deux enfans... Mais j'ai long-temps tremblé pour la vie de Justin après la mort de sa mère... Il tenait d'elle, une organisation délicate... Fruit d'un second mariage, le ciel me l'accorda, quand le fils de votre sœur, mon fils aîné, était déjà dans l'âge où la raison est un guide, et j'ai mis à protéger l'enfance du nouveau venu tout ce qui me restait de forces, dans l'espoir qu'il serait à son tour le soutien de mes derniers pas...

Mlle DURAND.

Joli soutien ! Et comment répondit-il à votre amour ?

CLAIRE.

Croyez, Monsieur, qu'il vous chérit, qu'il vous aime plus que tout au monde.

GUSTAVE.

Oubliez-vous que je suis là, mon père ?

MOREL.

Je ne doute pas de votre tendresse, mais vous êtes marié, vos intérêts vous obligent à vivre loin de moi...

GUSTAVE.

Je n'ai d'autres plaisirs et d'autres distractions que de venir vous voir, mon père.

GERVAIS, à part.

Le bon apôtre !

Mlle DURAND.

J'en ai la preuve... Avant-hier, il est entré chez moi brusquement : « Allons, ma tante, m'a-t-il dit, partons; il y a long-temps que je n'ai vu mon père, venez !.. » Et nous nous sommes mis en route... Les six lieues étaient bientôt faites !

MOREL.

Je vous en remercie, Gustave... Mais vous vous devez à votre nouvelle famille... celle de votre femme... et Justin ne doit pas me quitter. Vous le savez, mon vœu le plus ardent est de le voir heureux... Je dois aussi le bonheur à la fille de mon meilleur ami... un brave militaire, mort sur le champ de bataille.

CLAIRE.

Ah ! monsieur, je m'efforcerai toujours de mériter vos bontés.

Mlle DURAND.

La tâche est bien difficile ! Voilà des enfans à plaindre, vraiment ! On en fait des millionnaires au berceau... Claire est riche, Justin est riche !.. comment voulez-vous que la tête ne tourne pas... Et le pauvre Gustave est forcé de travailler, lui ! de surveiller les ouvriers, de vivre dans des usines, dans des chantiers... Il n'y a pas de justice !

MOREL.

Pour Dieu ! ma chère belle-sœur, si c'est pour nous faire entendre de pareilles choses que vous venez ici, vous auriez mieux fait...

Mlle DURAND.

De rester chez moi, n'est-ce pas? vous avez raison, et certainement, sans Gustave...

MOREL.

Croyez-le bien, je suis juste dans toutes mes actions... Après avoir fait ma fortune dans le commerce, j'ai donné à Gustave, en le mariant, tous les biens que m'avait apportés sa mère, votre sœur, et même tous ceux que je possédais de mon chef à l'époque de mon second mariage... La grande fortune de la mère de Justin me permettait d'agir de la sorte... Et moi, en réglant ainsi toutes les affaires d'intérêt... qu'il faut compter pour beaucoup dans la vie... j'aimais à penser qu'il n'y aurait plus désormais entre mon fils aîné, vous sa tante et moi, que les liens naturels de l'affection... Il ne me manque donc plus, pour assurer la paix à ma vieillesse, que de marier Justin, et ce mariage se fera.

(Un valet est venu parler à Gervais.)

GERVAIS.

Monsieur, je vous annonce que votre notaire vous attend dans votre cabinet.

Mlle DURAND.

Le notaire !

MOREL.

Je vais le rejoindre... (A Claire.) Claire, ma fille, j'aurai plus tard à te parler.

CLAIRE.

AIR : Que le ciel vous conduise. (COCCASCO.)

Vous servir et vous plaire,
C'est tout ce que je veux;
Ici, ma seule affaire,
Est de vous rendre heureux.

ENSEMBLE.

MOREL.

Me servir et me plaire,
C'est tout ce que tu veux;
Chez moi, ta seule affaire,
Est de me rendre heureux.

GUSTAVE, Mlle DURAND.

Vous servir et vous plaire,
Est le but de nos vœux;
Et notre seule affaire,
Est de vous rendre heureux.

(Morel sort.)

SCÈNE II.

GUSTAVE, Mlle DURAND, CLAIRE, GERVAIS, ôtant le couvert.

Mlle DURAND.

Le notaire ! pourvu que mon beau-frère n'aille pas faire quelque folie... Maintenant que Justin se dérange... Gervais, si vous savez quelque chose de Justin, dites-le nous.

GERVAIS.

Moi, Mademoiselle? je ne sais absolument rien.

M[lle] DURAND.

Vous savez qu'il va souvent à Nantes et qu'il y voit mauvaise compagnie?

GERVAIS.

Je n'ai pas dit un mot de cela, Mademoiselle, il ne faut pas me faire parler.

M[lle] DURAND.

Et toi, Gustave, que penses-tu de cela?

GUSTAVE.

Moi? ça ne me regarde pas, ma tante, je n'en pense rien; je songe à mes affaires, et seulement à mes affaires... Justin n'est pas un enfant, il a vingt ans et plus...

GERVAIS.

Vingt-un ans accomplis... il est majeur.

M[lle] DURAND.

Patience! cette situation cessera... Le notaire ne vient pas sans sujet... une fois marié, il faudra bien qu'il s'amende! rien ne forme le caractère comme le mariage! Je ne dis pas ça pour toi, Gustave; tu étais bien rangé, bien docile, bien économe, bien tout, avant ton mariage, comme aujourd'hui... Mais ton frère!.. Ma chère Claire, vous verrez, vous verrez bien! on change du tout au tout.

GERVAIS.

Je me suis toujours demandé pourquoi Mademoiselle était restée vieille fille...

M[lle] DURAND.

Vieille fille!

GERVAIS.

Prenons un autre mot, si celui-là ne vous convient pas... Je disais ça, vu l'âge...

M[lle] DURAND.

Taisez-vous!

GERVAIS.

Enfin, le fait est que vous ne vous êtes pas mariée.

M[lle] DURAND.

Par dévonement!.. Oui, Gustave, j'ai voulu te laisser tout mon bien... Va, sois tranquille, si tu n'es pas aussi riche que ton frère, tu possèdes au moins, toi, des qualités... Allons, viens faire un tour de promenade... ça me calmera...

GUSTAVE.

Aussi, pourquoi vous agiter ainsi?.. ça n'avance à rien... il ne faut jamais se chagriner pour les autres.

M[lle] DURAND.

C'est vrai... Voilà de la sagesse! tu mérites toute mon affection!.. Viens, viens, nous causerons de mon procès... Plaider contre l'état! mais je gagnerai... J'irai en cour royale, j'irai en cassation, j'irai au conseil d'état... j'irai partout! (A Gervais.) Ah! je suis une vieille fille!..

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

CLAIRE, GERVAIS.

GERVAIS.

Oui, oui, vieille fille!.. méchante, hargneuse, coquette, avare!.. il lui aurait fallu quatre maris au moins à celle-là, pour...

CLAIRE.

Finissez, Gervais... et maintenant que nous sommes seuls, je ne saurais vous cacher combien je suis tourmentée de cette absence de Justin... j'affecte une tranquillité qui n'est pas dans mon cœur... Mon Dieu! s'il était arrivé quelque accident!

GERVAIS.

Tenez, ma chère demoiselle, je crains bien que le bon M. Morel n'ait des chagrins dans ses vieux jours.

CLAIRE.

Et qui serait assez cruel pour les lui causer?

GERVAIS.

Qui? Justin... oui, Justin!

CLAIRE.

Votre attachement pour le père vous rend injuste pour le fils... et si ce n'était cette absence...

GERVAIS.

Injuste, moi?.. Mais c'est mon enfant, je l'aime... Pour ce qui est du sujet actuel de votre inquiétude...

CLAIRE.

Que savez-vous, Gervais? et pourquoi gardez-vous le silence?

GERVAIS.

Je ne suis sûr de rien... M[lle] Durand n'aime pas Justin...

CLAIRE.

Quelle idée!

GERVAIS.

Elle n'aime que Gustave, ça revient au même... car Justin ne lui est rien du tout, à elle... eh bien! j'ai découvert qu'il est entraîné par un parent de M[lle] Durand... oui, un jeune fou, M. Eugène de Beaulieu, que vous ne connaissez pas, ni M. Morel non plus... un ami de collége, qui est resté long-temps à Paris, qui s'y est ruiné, dit-on... enfin, c'est depuis son retour que Justin n'est plus le même, qu'il va si souvent à Nantes.

CLAIRE, à la fenêtre.

Ah! le voilà... c'est lui!

GERVAIS.

Justin?.. Dieu soit loué!

CLAIRE.

Il entre par la petite porte...

GERVAIS.

Ah! vous allez bien le morigéner!

CLAIRE.

Y songez-vous!

GERVAIS.

AIR: Ce que j'éprouve en vous voyant.

Quoi! vous ne le gronderez pas?

CLAIRE.

Non, non. Il est honteux peut-être,
A nos yeux, il craint de paraître,
Je vois d'ici son embarras;
Épargnons-lui cet embarras.
Oui, de ses torts que rien ne prouve,
Il doit souffrir en ce moment,
Il serait triste et mécontent;
Et je désire qu'il n'éprouve
Que du plaisir en nous voyant.

GERVAIS.

Le voici!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, JUSTIN.

JUSTIN.

Claire, bonjour; bonjour, Gervais... Où est mon père? que fait-il?

CLAIRE.

Vite, vite, Gervais, allez le prévenir.

GERVAIS, avec une gravité comique.

Mademoiselle sait bien que Monsieur est occupé.

CLAIRE.

C'est égal, allez toujours... Ah! Justin, rester quatre jours absent, et n'écrire à personne! Si vous saviez quelle inquiétude vous nous avez causée...

JUSTIN.

C'est vrai; et quand vous saurez...

CLAIRE.

Moi, je ne veux rien savoir... vous n'avez rien à me dire... vous voici! il ne vous est pas arrivé d'accident? aucun malheur ne vous a retenu si long-temps?.. non?.. Gervais, allez prévenir votre maître.

GERVAIS.

Je ne dois pas déranger Monsieur... D'ailleurs, on a toujours le temps de se mettre en colère.

JUSTIN.

En colère?

GERVAIS.

Ne faudrait-il pas qu'il vous remerciât de vos fredaines?

JUSTIN.

Gervais!

GERVAIS.

Prenez un autre mot, si celui-là n'est pas assez fort.

CLAIRE, à Gervais.

Méchant!.. (A Justin.) Tenez, si je n'étais émue et tremblante, j'irais moi-même lui donner cette bonne nouvelle. J'ai voulu avoir du courage, afin de soutenir celui de votre père... et maintenant que je suis bien certaine que vous ne courez pas de danger... je ne puis retenir mes larmes.

JUSTIN.

Mais quels dangers? Je ne comprends pas...

GERVAIS.

Vous pleurez, Mademoiselle... Et pourquoi? je vous le demande?.. Monsieur peut briser les liens de famille, secouer le joug de l'autorité paternelle...

JUSTIN, avec impatience.

Gervais... c'est assez.

GERVAIS, élevant la voix.

Ah! c'est assez...

JUSTIN.

J'ai eu tort.

GERVAIS, de même.

Ah! j'ai eu tort... Justin, vous menez là la conduite d'un mauvais sujet.

JUSTIN.

Gervais,,, taisez-vous,

GERVAIS.

C'est égal... jamais votre père...

JUSTIN, impérieusement.

Il suffit. Encore une fois, je ne veux pas en entendre davantage.

SCÈNE V.

LES MÊMES, MOREL.

MOREL, au fond.

C'est lui.

JUSTIN, intimidé.

Mon père!

MOREL.

Vous voilà de retour!.. votre absence a eu sans doute un motif bien important?.. vous avez été très affairé?.. Et puis-je savoir où vous avez passé votre temps?

JUSTIN.

Oui, mon père... J'ai fait des visites... j'ai été chez Mlle Durand...

MOREL, avec ironie.

Chez Mlle Durand?

JUSTIN.

Oui, mon père. Elle est un peu malade et m'a chargé de vous dire...

MOREL.

Faites votre commission.

JUSTIN.

Qu'elle a besoin de votre secours pour son procès...

CLAIRE, à part.

Le malheureux!..

(Elle lui fait des signes qu'il n'aperçoit pas.)

JUSTIN.

Oui, et j'ai été chez mon frère aussi.

GERVAIS, toussant.

Hem! hem! (A part.) Il se perd.

MOREL, imposant silence d'un geste à Claire et à Gervais.

Vous avez été chez votre frère?..

JUSTIN.

Il y avait quelques personnes... il m'a retenu...

MOREL.

Vous avez été chez Mlle Durand! chez votre frère!.. mais regardez donc!

(Il les lui montre qui passent dans le jardin.)

JUSTIN, avec embarras.

Mon père...

MOREL, bas à Justin.

Comme un valet pris en faute, vous essayez de mentir... (A Claire.) Claire, laissez-nous. (A Gervais.) Sors.

SCÈNE VI.

MOREL, JUSTIN.

MOREL.

Qu'avez-vous fait, Monsieur, durant cette absence?.. où avez-vous passé votre temps? Répondez-moi, je veux la vérité... Jusqu'à présent, j'ai toléré quelques étourderies de jeunesse... mais ma bonté, que vous n'avez pas comprise, semble vous enhardir dans une voie funeste,,,

Parlez, je vous l'ordonne. Qu'avez-vous fait durant ces quatre jours?

JUSTIN.

Mon père... j'ai été à Nantes avec quelques amis.

MOREL.

Quels sont ces amis? qu'alliez-vous faire à Nantes, avec eux?

JUSTIN.

Mes amis sont des jeunes gens très distingués.

MOREL.

Des fous, dont je plains les familles.

JUSTIN.

Je ne fais rien quo je ne doive faire... je vous assure.

MOREL.

En ce cas, pourquoi mentir?.. Le mensonge accuse plus souvent qu'il ne justifie.

JUSTIN.

Vous êtes si sévère!.. et la crainte de vous causer du chagrin...

MOREL.

Vous pouvez m'affliger beaucoup, en effet. Ce que vous appelez de la sévérité, c'est de la prudence. Depuis votre sortie du collége, depuis quatre années, vous vivez oisif, et voilà ce qui surtout m'effraie... Moi, mon fils, à votre âge, j'étais laborieux, actif, je songeais à mon avenir... Je n'avais pas, comme vous, il est vrai, une grande fortune à prétendre... mais la richesse ne dispense pas du travail; elle impose, au contraire, des devoirs sacrés. Voyons, puisque vous me fournissez l'occasion de toucher cette grande et sérieuse question de votre bonheur, quel sont vos projets? quels rêves sont les vôtres? Soyez confiant, je vous en prie... voyez en moi un ami... et seulement un ami.

JUSTIN.

Que vous êtes bon, mon père!..

MOREL.

Je veux être juste aussi. Parlez...

JUSTIN.

Eh bien!.. mon père, puisque vous m'encouragez, je ne vous déguiserai rien. Je suis jeune, et, jusqu'à présent, nous avons vécu très retirés dans cette province... On prétend qu'il faut connaître le monde, qu'on se forme dans les grandes villes... Peut-être me serait-il nécessaire de voyager... J'ignore tant de choses! et, je vous l'avoue, je ne voudrais pas être un homme inutile: j'éprouve le plus vif désir d'étudier les usages, les mœurs... Je voudrais voir Paris, y jouir de ma liberté... Oh! soyez sans crainte, je n'en abuserai pas; je suis plus raisonnable que vous ne pensez...

MOREL, examinant Justin.

Ce désir vous est venu bien brusquement?

JUSTIN, vivement.

Oh! il y a long-temps... bien long-temps qu'il me dévore en secret... je n'osais vous en faire part.

MOREL.

Et personne ne vous l'a suggéré?

JUSTIN, de même.

Non! non, mon père! n'est-il pas naturel de e ressentir?..Dans ma pensée, je m'élance dans l'avenir, vers le monde. Oh! le monde!.. laissez-moi voyager, mon père... laissez-moi voir Paris!

MOREL, examinant avec plus d'attention.

Mais vous ne pouvez pas voyager seul, il vous faut un guide... En observant vos fréquentes excursions à Nantes, et après cette absence de quatre jours, il m'était venu une idée... J'ai été jeune aussi... à votre âge, on a toujours en tête quelque passion secrète, quelques-unes de ces amourettes éternelles qui ne durent qu'un moment... (A part.) Il se trouble.) (Haut.) Et je pensais que vous alliez faire votre cour à quelque belle personne... S'il en est ainsi, dites-le moi... je veux le savoir...

JUSTIN.

Mon bon père!.. depuis long-temps j'hésitais à vous ouvrir mon âme, mais aujourd'hui, que votre confiance m'encourage, je vais tout vous avouer... Il m'en coûtait tant de vous cacher ce qui fait mon espoir... mon bonheur!..

MOREL, froidement.

Parlez.

JUSTIN, vivement.

Apprenez donc que j'aime une femme charmante, digne en tous points de ma tendresse.

MOREL.

Vous la nommez?

JUSTIN.

Si vous saviez que de graces!.. Quand vous la connaîtrez, mon père, elle vous séduira comme elle m'a séduit.

MOREL.

Vous ne m'avez pas dit son nom?

JUSTIN.

Et puis, elle occupe dans la société une de ces positions...

MOREL.

Ah! c'est une femme du monde?

JUSTIN.

Spirituelle, élégante, tout en elle charme, entraîne!.. Vous la verrez, vous comprendrez tout le bonheur qu'on éprouve à l'aimer, à être aimé d'elle!

MOREL.

Mais je vous ai demandé son nom?

JUSTIN.

Son nom n'est pas un mystère... son mari, le baron de Saint-André, occupait dans l'armée un grade élevé...

MOREL, ironiquement.

Ah! c'est une veuve, une baronne?

JUSTIN.

Oui, d'une famille très distinguée.

MOREL.

Et riche?

JUSTIN.

Non; mais ne le suis-je pas, moi?

MOREL.

Elle consentirait donc à une mésalliance, car vous n'êtes que le fils d'un négociant.

JUSTIN.

Ah! mon père.

MOREL.

D'une famille bien obscure.

JUSTIN.

Qu'importe! votre réputation d'honnête homme est un titre de noblesse... Et d'ailleurs, avec la richesse, il n'y a pas de mésalliance...

MOREL.

Mais vous avez donc oublié qu'un tel mariage ne peut pas se faire?

JUSTIN.

Ne pas se faire? et pourquoi?

MOREL.

Pourquoi? parce que je ne saurais y souscrire... parce que l'on vous trompe, sans doute... parce que vous vous trompez vous-même... parce que vous devez épouser Mlle de Mérinville.

JUSTINE.

Claire...

MOREL.

Vous le savez... je vous l'ai déjà dit : le jour où l'orpheline est entrée chez moi, j'ai formé le projet de vous unir à elle... aujourd'hui, cette union est pour moi la garantie de votre avenir.

JUSTIN.

Ah! mon père... je vous en prie... ne me forcez pas à vous désobéir.

MOREL.

Vous ne le pouvez pas.

JUSTIN.

Ne me forcez pas à trahir mes sermens.

MOREL.

Folies.

JUSTIN.

Mon père, je vous supplie!..

MOREL.

Je ne manquerai pas à mon devoir, et plutôt que de vous laisser vivre dans la compagnie de débauchés et de femmes perdues... j'aimerais mieux... oui, j'aimerais mieux pour vous la mort!..

JUSTIN.

Et pensez-vous que je puisse vivre ici? non, cela m'est impossible; j'y suis mal à l'aise... l'air m'y manque... il me faut de l'espace, de la vie... cette tranquillité me fatigue... cette existence me tue... pardonnez-moi, je vous afflige, mais je ne suis pas maître de mes impressions... je vous dis ce que je pense... ce que je ressens... vous voulez mon bonheur, dites-vous, eh bien! c'est le bonheur que je vous demande... à genoux... à mains jointes!..

(Il tombe à genoux.)

AIR : Faut l'oublier.

A vos genoux, je vous supplie,
Ah! consentez à mon départ,
De mes biens, faites-moi la part,
Que je sois maître de ma vie!
Du bonheur de vivre à mon gré,
Le prix sera plus grand encore
Quand de vous seul je le tiendrai...
A vos genoux, je vous implore,
Et dans vos bras je reviendrai!

MOREL.

Me quitter?

JUSTIN.

Vous ne serez pas seul, il vous reste mon frère... il vaut mieux que moi... consentez... écoutez-moi... écoutez-moi...

MOREL.

Malheureux! voilà donc ma récompense! un enfant pour qui j'ai tout fait, en qui j'ai mis toute ma tendresse... il était ma joie, ma consolation... je n'ai rien épargné pour être aimé de lui... Justin, mon fils! où pourras-tu trouver plus de soin... de tendresse... une amitié plus douce... veux-tu désespérer mon âme, veux-tu que je meure avec le regret de te savoir malheureux...

JUSTIN, ému.

Non, non... ne pleurez pas, je reste... je ne vous quitterai plus...

MOREL.

Bien vrai...

JUSTIN.

Oui...

MOREL

Je puis y compter...

JUSTIN.

Oui, oui... mon père...

MOREL.

Voyons, séchons nos larmes... je pleure aussi, tu le vois... il ne faut pas qu'on nous surprenne dans cet état...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, GERVAIS.

Monsieur, votre notaire vous fait demander si vous avez encore besoin de lui?

MOREL.

Oui... oui, je vais le rejoindre... (A Justin.) Je te quitte, mais c'est pour m'occuper de ton bonheur...

JUSTIN, à part.

Mon bonheur...

MOREL, à Justin.

Attends-moi... Gervais, viens prendre mes ordres... (Il sort.)

GERVAIS.

On a pleuré... la paix est faite... ça va bien... Justin, mon garçon... tout va changer pour vous... c'est une belle journée... (Il sort.)

SCÈNE VIII.

JUSTIN, EUGÈNE.

JUSTIN, seul.

Que veut-il dire... que va-t-il faire... comment sortir de cette situation? qui viendra me conseiller...

EUGÈNE.

Moi! tu es seul? enfin! je pensais que tu avais oublié que je t'attendais! eh bien! as-tu vu ton père? comment les choses se sont-elles passées? as-tu obtenu la permission de venir avec moi à Paris?

JUSTIN.

Non, mon ami, il ne m'a rien accordé...

EUGÈNE.

Un retard! qu'allons-nous faire? cependant ce que tu demandes est raisonnable... il n'y a pas de mal à voyager un peu... tous les jeunes gens voyagent...

JUSTIN.

Si tu savais combien la bonté de mon père m'impose... il m'a dit, à l'instant, qu'il faut un frein à la jeunesse...

EUGÈNE.

Air du Premier prix.

S'il faut un frein à la jeunesse,
Il lui faut aussi des plaisirs;
On est plus près de la sagesse,
Quand on a comblé ses désirs;
Au souvenir l'espoir se lie,
Dans l'expérience du cœur...
La raison naît de la folie,
Comme le fruit vient de la fleur.

Tu t'y seras mal pris... il fallait lui dire que tu ne tarderais pas à revenir... on revient toujours... d'abord, quand on n'a plus d'argent...

JUSTIN.

Mais ne serait-il pas en droit de m'accuser d'ingratitude?..

EUGÈNE.

Dans le premier moment, c'est possible... mais vois-tu, mon cher, je connais les pères, il faut quelquefois leur forcer la main, dans leur intérêt... Tu ne lui a pas dit que rien ne forme plus la jeunesse comme un séjour à Paris... Tu es encore un peu gauche, un peu emprunté... eh bien! tu reviendras aimable... et le bon M. Morel, tout flatté, tout fier de toi, te présentera orgueilleusement à tout le monde, en disant: Voilà mon fils!.. Ce n'est pas là de l'ingratitude, c'est de la coquetterie filiale... d'ailleurs, n'a-t-il pas la fantaisie de te marier?

JUSTIN.

Je le crains en ce moment, plus que jamais.

EUGÈNE.

Et que deviendrait Lucie, ta belle baronne?

JUSTIN.

Lucie! ah! mon ami, c'est le rêve de ma jeunesse! c'est mon premier amour!

EUGÈNE.

Elle est si jalouse qu'elle a voulu t'accompagner absolument...

JUSTIN.

Oh! c'est elle que j'aime! et je n'aimerais jamais qu'elle...

EUGÈNE.

Mais tu sembles ne pas te souvenir qu'elle nous attend dans sa voiture, au bout de l'avenue... qu'elle peut s'impatienter... qu'elle a un grand nombre d'adorateurs... elle te préfère, soit, mais... d'ailleurs s'il t'en coûte de faire des adieux, écris...

JUSTIN.

Oui... oui... (Il hésite.) Je ne puis quitter ainsi mon père...

EUGÈNE.

Aimes-tu mieux perdre Lucie? crois-en ma sagesse... ne t'expose pas à l'attendrissement... tu cours le risque d'être prisonnier...

JUSTIN.

Me retenir!..

EUGÈNE.

On n'en a pas le droit, je sais le code par cœur... sois donc tranquille, un effort, et tu romps ta chaîne, et nous sommes heureux... je te prends sous ma protection, moi, ton doyen...

JUSTIN.

Lucie! la perdre! mon Dieu!.. oui, oui, tu as raison: je ne dois pas souffrir qu'on me traite comme un enfant...

EUGÈNE.

Certainement... tu as vingt et un ans, tu es majeur, il te faut tes biens et la liberté...

JUSTIN.

Ma liberté... avec Lucie!.. ma liberté... je l'aurai...

EUGÈNE.

Allons donc, c'est parler comme il faut!

SCÈNE IX.

LES MÊMES, CLAIRE.

CLAIRE.

Vous n'êtes pas seul, Justin?..

JUSTIN.

Un ami qui a bien voulu m'accompagner jusqu'ici...

EUGÈNE, saluant.

Mademoiselle... (Bas à Justin.) Quelle est cette jeune personne?..

JUSTIN, bas.

Cette orpheline à qui mon père veut me marier...

EUGÈNE, à part.

Elle est très bien pour une orpheline...

CLAIRE.

Votre père m'envoie vous prévenir que tout le monde va se réunir dans son cabinet.

JUSTIN.

Tout le monde! et pourquoi?

CLAIRE.

Je ne sais... c'est votre père qui le veut.

JUSTIN, bas à Eugène.

Mon père... ta présence peut faire soupçonner...

EUGÈNE, bas.

J'entends... il suffit... je t'attends... ne tarde pas à venir nous rejoindre... (Haut.) Adieu, mon cher, je te laisse en famille... Mademoiselle... (Il salue, et à part en sortant.) Diable! je ne pensais pas que nous eussions un adversaire si redoutable... belle et très riche, dit-on... ça m'irait...

(Il sort.)

SCÈNE X.

CLAIRE, JUSTIN, Mlle DURAND, GUSTAVE, puis MOREL et GERVAIS.

CHŒUR d'entrée.

Air de Marie.

Ici que va-t-il nous apprendre,
Il nous réunit et pourquoi?
Oui, je ne saurais m'en défendre,
Mon cœur se trouble malgré moi.

(Gervais entre avec des papiers et un portefeuille qu'il dépose sur une table.)

MOREL, entrant.

Bien! vous voilà réunis... c'est une grande circonstance pour moi... c'est une des époques les plus solennelles de ma vie... et l'émotion que j'éprouve est vive et douce.

Mlle DURAND.

Mon Dieu! de quoi s'agit-il donc, mon cher beau-frère?

MOREL.

Vous allez l'apprendre... Justin, tu as accompli ta vingt-unième année... la loi te soustrait à mon autorité... tu es maître de tes actions et de ta fortune... Le moment est venu où je dois te rendre compte des biens que t'a laissés ta mère... si tu l'exiges cependant... Ce compte vient d'être vérifié par notre notaire... Tes richesses se sont accrues entre mes mains, mon fils... les titres de tes domaines... les voici... (Il montre les papiers que Gervais à placer sur la table.) Et dans ce portefeuille 100 mille francs sont destinés aux frais de ton mariage...

Mlle DURAND.

Ah! ah! c'est une chose décidée!

MOREL.

C'est une belle fortune que la tienne... j'ai mis à la fonder les soins d'un père tendre et le zèle d'un tuteur honnête homme.

JUSTIN, combattant son émotion.

Je vous remercie, mon père...

GERVAIS, à part.

Ça va bien... ça va bien...

MOREL.

J'ai fait mon devoir, c'est à toi de faire le tien... (A Claire.) Maintenant, ma chère enfant, je viens vous demander solennellement votre main pour mon fils... je suis sûr de votre réponse... ne baissez pas ainsi les yeux... on dresse votre contrat... (En les examinant.) Eh bien! un peu d'embarras de part et d'autre... je vous ai causé de la surprise, peut-être ai-je eu tort!.. nous allons vous laisser seuls... un moment... pour vous remettre... Ma belle-sœur, j'ai voulu profiter de votre présence pour accomplir le vœu le plus cher... venez, je vais vous lire le contrat... Gustave, suivez-moi.

Mlle DURAND, à Justin.

Eh bien! est-ce ainsi que tu exprimes ton bonheur?

GERVAIS, à part.

Elle crève de jalousie, la vieille!..

(Ils sortent.)

SCÈNE XI.

CLAIRE, JUSTIN.

JUSTIN, à part.

Mon Dieu! quelle étrange émotion!

CLAIRE, à part.

Pourquoi suis-je tremblante?

JUSTIN, de même.

Allons! du courage.

CLAIRE, timidement.

Justin... vous avez entendu votre père... vous vous taisez? est-ce donc moi qui, la première, devrait vous rappeler le souvenir de notre enfance? ces projets formés depuis si long-temps, ils vont se réaliser enfin.

JUSTIN, résolument.

Non, Claire... non, pas encore...

CLAIRE.

Que dites-vous?

JUSTIN, avec trouble.

Je dis que je ne mérite pas d'être votre mari... que je ne pourrais pas vous donner le bonheur... il faut renoncer à ce mariage... Ah! vous ne savez pas ce qu'il y a de trouble dans mon âme! vous ne pouvez pas comprendre quelle agitation la dévore!.. c'est une soif ardente qu'il faut apaiser... c'est la liberté qu'il me faut...

CLAIRE.

Ah! mon Dieu! que me dites-vous là? la liberté!.. Justin, l'honneur et le savoir-vivre en ont pour nous tracé le cercle. Le monde! c'est la famille.

JUSTIN.

Non, non, je ne dois pas borner ici ma jeunesse qui commence... les passions agrandissent la vie!

CLAIRE.

Pourquoi ces paroles terribles?

JUSTIN.

Ce séjour ne me suffit plus... il faut que je le quitte...

CLAIRE, jetant un cri.

Abandonner votre père!.. non! Justin! Au nom du ciel... écoutez-moi... si c'est notre mariage que vous voulez éviter... j'y renonce... ah! ne partez pas... je me suis fait une douce habitude de vous aimer... mais je ne vois plus en vous qu'un frère... Ce n'est pas pour moi que je vous implore!.. ne portez pas à votre père un coup si funeste!.. je ne me plaindrai jamais... je fuirai votre présence s'il le faut... mais vous serez là du moins pour prolonger sa vie.

AIR : Je n'ose la nommer. (BERAT.)

Elevés ici tous les deux,
Sous les regards d'un père,
Jamais le sort contraire
Ne vint troubler nos jeux...
Nous n'eûmes, dès l'enfance,
Qu'une même espérance,
Et nous étions heureux.
A votre bonheur, je le vois,
Je puis être un obstacle!
L'amour peut un miracle,
Je vous rends votre foi...
Ecoutez ma prière,
Songez à votre père,
Ne songez plus à moi.

Justin!.. oh! mon Dieu! qui viendra donc à mon secours?

SCÈNE XII.

CLAIRE, JUSTIN, EUGÈNE.

JUSTIN, à part, en apercevant Eugène.

Eugène! il revient à propos...

EUGÈNE, bas à Justin.

La baronne s'impatiente, mon cher, et les chevaux aussi... il faut prendre un parti... ton avenir dépend de ce moment... une résolution forte et tu es sauvé...

CLAIRE, à Justin.

Ah! vous ne serez pas insensible à mes larmes... Justin, le bonheur est ici...

EUGÈNE, de même.

Paris et l'amour t'appellent...

CLAIRE, de même.

Ecoutez la voix du devoir.

EUGÈNE, de même.

Les plaisirs t'attendent.

CLAIRE, de même.

Vous hésitez?

EUGÈNE, de même.

Tu balances?

JUSTIN, à l'un et à l'autre.

Non! non!

(Il va vers la table et se met à écrire.)

CLAIRE.

Qu'allez-vous faire?

EUGÈNE, à part, en allant près de Justin.

Il se décide enfin! (Bas à Justin.) Ces papiers... ce portefeuille?

JUSTIN, en écrivant.

Ils sont à moi. (Eugène s'en empare; à Claire en lui donnant la lettre qu'il vient d'écrire.) Claire... ce billet pour mon père...

CLAIRE, avec désespoir.

Qu'écrivez-vous? Où allez-vous? votre père... entendez-vous sa voix... il vient, arrêtez...

EUGÈNE, bas, en l'entraînant.

Vite!

JUSTIN, en se sauvant.

Mon père!.. Claire, Claire, pardonnez-moi... adieu!.. (Claire reste le billet à la main.)

SCÈNE XIII.

CLAIRE, TOUT LE MONDE, hors JUSTIN et EUGÈNE.

MOREL.

Eh bien! où est mon fils?.. et que fais-tu là, mon enfant... sans voix?.. ce billet... pour moi... (Il le prend et le lit.) Ciel! Justin!.. parti!..

TOUS.

Parti!

CLAIRE se précipite dans les bras de Morel et s'évanouit.

Ah! Monsieur!..

MOREL.

Courez après mon fils.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Un riche salon. — Au lever du rideau, on est à table; dans le fond, on joue, on danse; les bougies sont au moment de s'éteindre. Tout annonce le désordre d'une orgie.

SCÈNE I.

JUSTIN, EUGÈNE, PLUSIEURS FEMMES, fort élégantes et un grand nombre de JEUNES GENS.

ENSEMBLE.

Folie,
Rallie
Tes défenseurs.
Ta douce ivresse
Enchanteresse
Est dans nos cœurs.

EUGÈNE.

Du jeu, du bal, subissons l'influence;
Joyeux amis, formons un doux concert:
On se délasse à table de la danse,
Et l'on oublie en buvant que l'on perd.

CHŒUR.

Folie, etc.

EUGÈNE.

Songeons-y bien, il faut, avec adresse,
De notre vie accomplir les projets;
L'instant où nous vivons s'enfuit avec vitesse,
Ne nous préparons pas d'inutiles regrets,
Si ce n'est pour jouir, à quoi sert la richesse?
Malgré sots et méchans
Vivons gais et contens.
On n'est jeune qu'un temps,
Trop tôt vient la sagesse.

CHŒUR.

Vivons gais et contens
Trop tôt vient la sagesse;
Malgré sots et méchans,
Vivons gais et contens,
On n'est jeune qu'un temps.

JUSTIN.

Heureux de vous avoir chez moi,
Que l'amitié toujours nous lie;
Ah! que personne ne l'oublie,
Car le bonheur est de suivre sa loi.

CHŒUR.

Que l'amitié toujours nous lie,
Car le bonheur est de suivre sa loi;
De l'amitié suivons la loi,
Car le bonheur est de suivre sa loi.
Folie
Rallie
Tes défenseurs;
Le chagrin qu'on oublie,
Vient soulager les cœurs.

EUGÈNE, entr'ouvrant les rideaux d'une fenêtre.

Il est grand jour!

TOUS.

Déjà?

(On se lève et on se dispose à partir.)

JUSTIN.

Nous déjeunons ensemble, c'est une chose convenu.

EUGÈNE, aux femmes qui se retirent.

Mon Dieu! Mesdames, vous êtes bien pressées... c'est l'heure à laquelle on se lève d'ordinaire... nous n'avons pas pris la peine de nous coucher, voilà tout.

JUSTIN, à une femme.

Je vais faire avancer votre voiture.

REPRISE DU CHŒUR.

Folie
Rallie, etc.

SCÈNE II.

EUGÈNE, puis UN DOMESTIQUE.

EUGÈNE, seul.

Ah! la fête était charmante! il n'y a que l'ennui qui fatigue... cependant, il est temps de prendre un peu de repos.

LE DOMESTIQUE, entrant.

Monsieur, une dame désire vous parler...

EUGÈNE.

Une dame! vite, conduisez-la dans mon appartement.

LE DOMESTIQUE.

Elle y était entrée, Monsieur, mais la voici... (Il sort.)

EUGÈNE.

M[lle] Durand!..

SCÈNE IV.

EUGÈNE, M[lle] DURAND.

EUGÈNE.

Chère cousine, comment! si matin?..

M[lle] DURAND.

Si matin! voilà trois heures que je chemine dans Paris... en fiacre, à l'heure! c'est une ruine!.. Eugène, ne plaidez jamais contre l'état... depuis quatre ans mon procès dure!.. il s'agit de quelques pieds de terrain, je puis dire qu'ils m'ont mené loin!.. encore si l'on trouvait son monde! mais le président était sorti... et les conseillers...

EUGÈNE.

N'étaient pas rentrés, peut-être?..

M[lle] DURAND.

Rien ne m'étonne dans ce gouffre! et dire que j'y vis depuis deux mois... toujours l'argent à la main... c'est criant!

EUGÈNE.

Il en coûte toujours cher pour avoir raison... mais puis-je connaître le motif de cette visite... imprévue?..

M[lle] DURAND.

Ne craignez rien, je ne viens pas vous parler de votre manière de vivre... mais vous voyez le grand monde... d'après ce que vous dites...

EUGÈNE.

Nous recevons des pairs de France, des députés, des ambassadeurs, des savans...

M[lle] DURAND.

A merveille... eh bien, connaîtriez-vous, dans le nombre de vos ambassadeurs, l'envoyé de la république argentine?

EUGÈNE.

Beaucoup!.. il vient ici tous les jours... et qu'en voulez-vous faire?

M[lle] DURAND.

Il peut me faire gagner mon procès.

EUGÈNE.

Vous plaidez aussi contre la république argentine?

M[lle] DURAND.

Laissez-moi donc parler... cet envoyé est parent du cousin de la maîtresse de mon rapporteur...

EUGÈNE.

J'entends... toutes les maîtresses ont un petit cousin.

M[lle] DURAND.

On m'a bien assuré que celle-là en avait plusieurs... et vous comprenez de quelle importance il est pour moi d'avoir l'oreille de mon rapporteur...

EUGÈNE.

L'oreille?

M[lle] DURAND.

Mon procès serait gagné... contre l'état!

EUGÈNE.

Bou! je vous promets deux oreilles, s'il le faut; mais, quant à présent...

M[lle] DURAND.

Écoutez-moi... je suis très pressée d'en finir... je veux le voir... je veux lui parler de mon affaire...

EUGÈNE, à part.

La vieille folle! comment m'en débarrasser? (Haut.) Je le conduirai chez vous...

M[lle] DURAND.

C'est inutile... puisqu'il vient ici tous les jours... j'y viendrai...

EUGÈNE, à part.

C'est ce qu'il faut éviter... (Haut.) Mais, ma chère cousine, vous voulez que je serve vos intérêts... et cependant... (A part.) Bon! une querelle d'Allemand! (Haut.) Vous ne nous ménagez pas, dit-on, dans votre correspondance avec Nantes...

M[lle] DURAND.

Moi, je n'écrit qu'à mon neveu Gustave, et à quelques amis...

EUGÈNE.

Et ce sont eux justement qui répandent des bruits odieux sur nous...

M[lle] DURAND.

Quoi! quels bruits! je n'ai rien écrit... je suis incapable de dire du mal de personne... surtout de vous, ni de Justin, quand vous pouvez me faire gagner mon procès! ce n'est pas moi qui ai dit que cette baronne de Saint-André n'était qu'une intrigante, vivant aux dépens de Justin... et qu'il était la dupe de tous les escrocs de Paris... et qu'on l'appelait: M. le comte Morel. Ce n'est pas moi qui ai dit que le jeu, les fêtes, les courses avaient absorbé sa fortune... non, non... je n'ai rien dit, rien écrit de tout ce qu'on raconte sur sa vie et sur la vôtre... vous êtes l'un et l'autre de ma famille!.. vous voyez des ambassadeurs, des magistrats, et j'ai un procès!

AIR : Comme il m'aimait.

Ce n'est pas moi, (BIS.)
Qu'on peut traiter de médisante;
Ce n'est pas moi, (BIS.)
Qui, de parler, fait son emploi...
Je suis discrète, je m'en vante,
Qu'on dise vrai, que l'on invente,
Ce n'est pas moi. (BIS.)

EUGÈNE.

Tout ce que vous n'avez pas dit, cousine, m'effraie pour ce que vous avez pu dire...

Mlle DURAND.
Même air.

Je n'ai rien dit; (BIS.)
Je connais le prix du silence!
Je n'ai rien dit, (BIS.)
Pour mieux conserver mon crédit.
Pour faire preuve de prudence,
D'esprit, même de conscience...
Je n'ai rien dit. (BIS.)

EUGÈNE.

J'apprécie, comme je le dois, votre bienveillance...

Mlle DURAND.

Revenons à mon procès et à l'envoyé de la république argentine... il est entendu que je viendrai... oh! ne craignez rien... je ferai de la toilette, je sais que messieurs les diplomates ne sont pas insensibles au pouvoir de l'élégance... allez, allez, Paris est un enfer; cependant, on y gagne certaine expérience... et si j'avais voulu me marier... depuis deux mois que je sollicite ici... pour mon procès!.. j'ai trouvé des gens qui... oui, monsieur!.. mais je suis restée insensible...

EUGÈNE.

Et vous avez eu tort... mais ne voulez-vous pas voir Justin?..

Mlle DURAND.

Non, mon fiacre m'attend! d'ailleurs, il ne me reçoit pas toujours très bien, Justin! je lui garde rancune depuis ma dernière visite...

ENSEMBLE.

AIR :

Mlle DURAND.

Adieu, donc, je vous quitte,
Il le faut,
Attendez ma visite...
A bientôt!

(Elle sort.)

EUGÈNE.

Ma cousine me quitte,
Il le faut,
J'attendrai sa visite,
A bientôt!

SCÈNE IV.

EUGÈNE, seul.

Elle est partie... ce qu'elle m'a dit de Nantes ne m'étonne plus... et je m'explique maintenant la conduite que le père tient à notre égard...

SCÈNE V.

EUGÈNE, JUSTIN, en robe de chambre.

JUSTIN, à la cantonnade.

Obéissez, ou je vous chasse..!

EUGÈNE.

Eh bien! contre qui cries-tu de la sorte?..

JUSTIN.

Contre des valets négligens... on n'a pas porté au vicomte de Senlis, mon invitation...

EUGÈNE, à part.

Nous sommes de mauvaise humeur, ne parlons pas de la cousine Durand... (Haut.) Allons, calme-toi, le vicomte n'est pas susceptible... est-on parti?..

JUSTIN.

Oui, mais trop tard... (Il sonne; un domestique entre.) Du feu!..

(Le domestique sort et reparait apportant sur un plateau d'argent, tout ce qu'il faut pour fumer.)

EUGÈNE.

Tu n'es pas habillé, sortiras-tu?..

JUSTIN, fumant.

Non, je suis fatigué...

EUGÈNE.

Ah! voilà la vie de Paris... les plaisirs s'enchaînent sans larmes... que ferons-nous demain?

JUSTIN.

Ce que nous faisons aujourd'hui... ce que nous avons fait hier... sais-tu bien que le bonheur peut causer de l'ennui?..

EUGÈNE.

Est-ce que tu regretterais la province, par hasard?

JUSTIN.

Peut-être... (A part.) Il s'y trouvait une jeune fille...

EUGÈNE.

Vraiment, on a bien raison de dire que l'homme n'est jamais content... je voudrais te transporter un jour, dans cette vieille habitation, auprès de Monsieur ton père...

JUSTIN, l'arrêtant.

Eugène, pas un mot à cet égard...

EUGÈNE.

Je voudrais voir la plaisante figure que tu ferais aujourd'hui, là-bas, toi le type de la vie élégante, l'homme indispensable de toutes les fêtes de Paris...

JUSTIN, avec amertume.

Oui, voilà ce que vous avez fait de moi...

EUGÈNE.

Dis donc, ce que tu t'es fait toi-même... tu avais les plus belles dispositions pour faire un homme à la mode!.. depuis deux ans, tu brilles par le luxe; la foule des plus aimables vauriens, des fous les plus spirituels, se précipite sur tes pas... on t'imite; tu fais la mode... qui ne connaît pas le jeune comte Justin de Morel!..

JUSTIN, avec ironie.

Oui... oui... le comte Justin de Morel! beau titre!..

EUGÈNE.

Il y a tant de gens qui voudraient pouvoir le porter! mon ami, l'homme qui sait dépenser est toujours le plus noble des hommes... tu serais duc, si tu l'avais voulu... qu'est-ce qu'un titre, aujourd'hui, sans l'argent qui le fait valoir! l'argent armoirie tout, met tout en relief... quand on a comme toi, une loge à l'Opéra, des chevaux anglais qui courent, des équipages bien tenus... un hôtel somptueux... un excellent cuisinier... une cave délicieuse, et des jolies femmes pour tout animer, pour tout brillanter, on est ce qu'on veut être... député... académicien... viveur... vaudevilliste... homme d'esprit... membre du Jockey-Club... la célébrité vous devance et vous suit... il pleut des amis de tous les rangs, de tous les caractères... voyons, n'as-tu pas chez

tui l'élite de la société européenne... on te courtise, on veut assister à tes fêtes, on te recherche, on te vante... on te nomme quand tu passes!.. il n'y a pas de gloire qui puisse éclipser la tienne... mon ami, tu règnes, et sans charte, encore!..

JUSTIN.

Mais non pas sans ministres...

EUGÈNE.

Ah! pour la forme.

JUSTIN.

Et pour le fond... tout cela ne satisfait pas mon ambition.

EUGÈNE.

C'est que tu es insatiable!

JUSTIN.

Je veux le repos... le bruit étourdit.

EUGÈNE.

C'est de l'ivresse!.. Mais le bruit cesse quand on veut... d'ailleurs, ainsi que tu le projettes, il faudra régulariser cette existence par trop agitée, et prendre vis-à-vis du monde un certain aplomb, un vernis de moralité... ça devient de jour en jour plus à la mode... c'est le désir de Lucie...

JUSTIN.

Je ne songe pas à me marier encore.

EUGÈNE.

Est-ce que ton amour pour la belle baronne serait déjà moins vif? sois franc.

JUSTIN.

Je ne dis pas cela.

EUGÈNE.

Moi, dans ton intérêt, je voudrais le savoir.

JUSTIN.

Dans mon intérêt? explique-toi.

EUGÈNE.

Nous sommes trop liés pour que rien nous brouille.... Je te suis trop dévoué pour te cacher quelque chose... N'as-tu pas observé que le petit vicomte de Senlis est fort attentif auprès de Lucie, et qu'elle paraît même charmée de ses soins...

JUSTIN.

Que m'importe!

EUGÈNE.

C'est qu'il s'est vanté de te l'enlever...

JUSTIN.

Le fat! c'est de la présomption!

EUGÈNE.

Ah! mon cher, il est toujours sage d'être sur ses gardes... et toute femme se laisse enfin toucher par des soins assidus et par de belles parures...

JUSTIN.

N'ai-je pas comblé Lucie de mes présens? chaque soir n'a-t-elle pas des preuves de mon amour?..

EUGÈNE.

Les femmes oublient si vite et désirent si fortement... quelque légère que soit une jolie femme, elle songe à son avenir, et si le Vicomte voulait l'épouser...

JUSTIN.

Je le laisserais faire par intérêt pour elle... et peut-être par vengeance contre lui.

EUGÈNE.

Bien!

JUSTIN, d'un air dégagé.

Mon cher Eugène, je profite des bons exemples... et j'en ai beaucoup sous mes yeux. J'ai appris comment on prend une femme et comment on la quitte... Lucie m'a fait beaucoup d'honneur, soit! le Vicomte peut vouloir me la ravir, libre à lui; mais se marier!.. c'est la dernière folie que doive faire un homme à la mode. Parlons d'autre chose...

EUGÈNE.

Oui, il se fait tard... il faut songer à notre toilette... Allons, viens! Heureux mortel! que te manque-t-il? des maîtresses, des amis et des plaisirs!

UN DOMESTIQUE, portant des lettres sur un plateau d'argent.

Les lettres de M. le Comte.

JUSTIN, ouvrant ses lettres.

La duchesse de Céran, patronesse du bal de la liste civile... elle m'envoie dix billets.

EUGÈNE.

Que ça?

JUSTIN.

N'est-ce pas assez pour une personne? Souscription pour les réfugiés.

EUGÈNE.

Encore!

JUSTIN.

Si ceux-là ne font pas leurs affaires!.. Une invitation de lady Williams.

EUGÈNE.

Jolie femme!

JUSTIN.

Oh! jolie!.. (Il lit une lettre, puis il sonne; le domestique paraît.) Qu'on fasse venir mon intendant!

EUGÈNE.

De qui ce billet? tu sembles contrarié?

JUSTIN.

Oui... tiens, lis!

EUGÈNE, lisant.

« Mon cher Comte, je ne manquerai pas de »me rendre à votre invitation... je viens de per»dre un pari au bois de Boulogue, n'allez pas »me gaguer, dans une revanche, les deux cents »louis que vous me devez, je ne vous le pardon»nerais pas. Mille bonjours. Vicomte de Seulis.»

JUSTIN, en colère.

N'avoir pas prévu cette réclamation!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, L'INTENDANT.

JUSTIN, à l'Intendant.

Qu'est-ce que cela signifie, Monsieur? vous me laissez manquer d'or... pourquoi n'avoir pas fait remettre deux cents louis à M. de Seulis?.. je vous l'avais dit pourtant... Et le joaillier a-t-il apporté cette parure? l'avez-vous envoyée à Mme de Saint-Sylvain?.. Eh bien! parlez donc, Monsieur... Pourquoi cet air embarrassé?

L'INTENDANT.

C'est que... M. le Comte... ma caisse est vide.

JUSTIN.

Votre caisse est vide? Il faut la remplir, Monsieur... c'est votre affaire.

L'INTENDANT.

J'ai eu beaucoup à payer cet hiver... M. le Comte peut examiner mes livres.

JUSTIN.

Vos livres! vos livres!.. que voulez-vous que j'en fasse? à quoi m'êtes-vous bon, si je dois prendre un tel souci?.. Ces gens-là sont vraiment curieux!.. ils croient qu'on a le temps de s'occuper de ce qu'ils font ou de ce qu'ils doivent faire... Eh bien! quand vous resterez là, immobile?.. Voyez, cherchez, Grand-Pré doit être vendu... il s'agit d'une dette de jeu, d'une dette d'honneur, il me faut de l'argent à tout prix, trouvez-en! Allez!

EUGÈNE, à l'Intendant.

Trouvez-en! (A Justin.) Es-tu fou de t'inquiéter ainsi... Viens donc, et n'oublie pas que nous attendons du monde.

Air : Cachucha. (Domino noir.)

Sans crainte, sans souci,
Le bonheur est ici;
Pour le sage,
En faut-il davantage?
Hâtons-nous de jouir,
Ne songeons qu'au plaisir;
A notre âge
On fonde l'avenir.

(Justin sort.)

SCÈNE VII.

EUGÈNE, L'INTENDANT.

L'INTENDANT, arrêtant Eugène.

Un moment, s'il vous plaît, Monsieur; je désirerais vous parler.

EUGÈNE.

Eh! qu'y a-t-il donc?

L'INTENDANT.

Vous m'avez placé dans cette maison, et je dois reconnaître, par mon zèle et mes soins...

EUGÈNE.

Bien, bien! je ne doute pas que vous ne soyez le plus irréprochable des intendans.

L'INTENDANT.

M. le Comte est un excellent jeune homme.

EUGÈNE.

Il ne vous gêne en rien, celui-là.

L'INTENDANT.

Aussi, dois-je le prévenir qu'il serait prudent de borner un peu ses dépenses.

EUGÈNE.

Gardez-vous-en! Nous nous amusons beaucoup!

L'INTENDANT.

Ce matin, tandis que la fête durait encore, moi, dans mon cabinet, j'étais obligé de capituler avec les fournisseurs...

EUGÈNE.

Ah! dame! Mais le domaine de Grand-Pré?

L'INTENDANT.

C'est trois cent mille francs...

EUGÈNE.

Eh bien! nous pouvons passer la saison fort agréablement, avec trois cent mille francs.

L'INTENDANT.

Mais après?.. Je connais les affaires de M. le Comte... et c'est la dernière ressource...

EUGÈNE.

Nullement! le père est très riche. Allons, ne vous inquiétez pas, mon brave, et surtout ne troublez point par des craintes puériles, les plaisirs de votre maître... Si l'argent vous manque, écrivez à Nantes.

L'INTENDANT.

Je viens de recevoir une lettre du notaire; il m'annonce que l'acquéreur du domaine de Grand-Pré s'est mis en route pour Paris, et qu'il apporte le prix de son acquisition.

EUGÈNE.

De quoi vous plaignez-vous donc? Reprenez votre belle humeur... nous avons du crédit, et...

SCÈNE VIII.

Les Mêmes, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Un monsieur de Nantes demande à parler à M. Justin de Morel, pour affaires. (Il sort.)

EUGÈNE.

Pour affaires! c'est l'acquéreur! le ciel nous l'envoie... Allez le recevoir, M. le factotum.

(L'Intendant sort.)

SCÈNE IX.

EUGÈNE, seul.

Diable, nous serions si près de la fin... il serait dommage de cesser cette joyeuse vie... Songeons à l'avenir... j'emploierai M[lle] Durand à préparer une réconciliation entre le père et le fils... Mais voilà des convives... ceux-là ne se font jamais attendre.

SCÈNE X.

EUGÈNE, JUSTIN, habillé; Les Convives Hommes et Femmes; puis L'INTENDANT.

CHOEUR.

Air de la Tentation.

La jeunesse
Nous presse
Sous les lois du plaisir!
Notre vie
Embellie,
Doit céder au désir.

EUGÈNE.

Par la mode,
Et son code,
Chez Justin réunis,
Sa demeure,
A toute heure,
Est ouverte aux amis.

La jeunesse, etc.

JUSTIN, entrant.

Bonjour, bonjour, charmé de vous voir!.. Il faut employer le temps. Que ferons-nous?

EUGÈNE.

Une partie de wisth... Des cartes!

JUSTIN.

Oui, oui, des cartes! je ne serais pas fâché de réparer ma perte d'hier.

REPRISE DU CHOEUR.

(On joue, et au milieu de la joie générale entre Mlle Durand toute parée.)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, Mlle DURAND.

Mlle DURAND.

Me voici.

JUSTIN, bas à Eugène.

Mlle Durand! tu l'as donc invitée?

EUGÈNE, bas.

Il faut la ménager, tu sauras pourquoi; laisse-moi faire.

Mlle DURAND, en saluant Justin qui lui rend son salut.

J'ai voulu vous surprendre.

LES JEUNES GENS.

Qu'est-ce que c'est que ça?

Mlle DURAND.

Comment, qu'est-ce que c'est que ça?

EUGÈNE, se hâtant d'intervenir

Messieurs, j'ai l'honneur de vous présenter Mlle Véronique Durand... ma respectable cousine... la femme la plus élégante de toute la Bretagne.

Mlle DURAND, faisant la révérence.

Messieurs...

EUGÈNE.

Mlle Durand possède autant de mille livres de rente qu'elle a d'années... Sa fortune est grande... mais économe et prudente...

Mlle DURAND.

Il faut ça quand on plaide. (Bas à Eugène.) Eh bien! où est l'envoyé de la république argentine?

EUGÈNE, à part.

Improvisons un magistrat. (Haut, lui montrant un jeune homme qui est au jeu.) Vous me demandez l'envoyé de la république argentine? Eh bien! voici M. le Président, à qui j'ai longuement expliqué votre procès.

Mlle DURAND, allant à la table.

Monsieur le Président, j'ai pour moi la notoriété de possession, et Merlin...

EUGÈNE.

L'enchanteur...

Mlle DURAND.

Le jurisconsulte... Dans tous les degrés de juridiction, les avis ont été partagés, et si n'était l'Etat contre qui je fais valoir mes droits...

EUGÈNE, à part.

Nous n'en sortirons pas. (Bas.) Ma cousine, plus tard... plus tard... J'ai à vous parler de M. Morel et de son fils..... Le père ne sera pas inexorable... on peut les rapprocher...

JUSTIN, prêtant l'oreille.

Que disent-ils?

Mlle DURAND.

Une réconciliation... elle est impossible.

UN JOUEUR.

Monsieur le Comte, c'est à vous.

Mlle DURAND.

La conduite de Justin lui a fermé pour jamais le cœur de son père; il a porté toute sa tendresse sur Gustave et sur Mlle de Mérinville, qu'il songe à marier...

JUSTIN, à part.

Ciel!...

EUGÈNE.

Vous croyez?...

Mlle DURAND, avec intention.

Peut-être la chose est-elle déjà faite. Nous ne manquons pas de jolis cavaliers, là-bas.... Une jeune fille a un cœur... On résiste difficilement... Je sais ce que c'est... Elle avait distingué... elle aimait...

JUSTIN, quittant la table.

Qui donc? Pourquoi tous ces détails? Qu'avons-nous besoin de savoir ce qui ne regarde personne?.. Mlle de Mérinville était libre de disposer de sa main. (Il retourne au jeu.)

Mlle DURAND, bas à Eugène.

Est-ce que, par hasard, il y pensait?

EUGÈNE, bas.

C'est un effet de la surprise. (A part.) C'est singulier.

UN JOUEUR, à Justin.

Vous avez perdu.

JUSTIN.

Je double mon jeu.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, L'INTENDANT.

L'INTENDANT.

L'acquéreur du domaine de Grand-Pré vient d'arriver, Monsieur le Comte.

JUSTIN.

Recevez les fonds.

L'INTENDANT.

Mais, Monsieur le Comte...

JUSTIN.

Eh bien?...

L'INTENDANT.

Cet homme veut parler à Monsieur.

JUSTIN.

Quoi! vous ne pouvez m'épargner une corvée! Je n'entends rien aux affaires... Dites-le lui.

L'INTENDANT, en faisant des signes à Eugène.

J'ai dit et j'ai fait tout ce qu'il était en mon pouvoir, mais il s'obstine... il me suit...

JUSTIN, avec humeur.

Qu'il entre donc, et qu'il se hâte d'en finir...

EUGÈNE.

Je me charge d'abréger l'entrevue.

L'INTENDANT.

Le voici.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, MOREL.

JUSTIN.

Ciel! mon père!

TOUS.

Son père! (On se lève et on cesse de jouer.)

Mlle DURAND, à part.

Tiens ! déjà mon beau-frère à Paris !...

MOREL.

Je vois que j'ai mal pris mon temps, et que je dérange M. le comte Morel.

JUSTIN, avec un embarras déguisé.

Je ne pensais pas être assez heureux pour vous voir en ce moment... On m'annonçait un notaire, je crois...

MOREL.

Vous attendiez l'acquéreur du domaine de Grand-Pré... C'est moi...

JUSTIN.

Ne voulez-vous pas vous asseoir ?

MOREL.

Quand ces messieurs nous aurons laissés seuls. La politesse de province ne le cède en rien au savoir-vivre de Paris.

(Il salue les jeunes gens de manière à les renvoyer.)

JUSTIN.

Eugène, fais les honneurs du billard à ces messieurs.

TOUS.

Au billard !... (Ils sortent.)

EUGÈNE, bas à Justin.

Point de faiblesse.

Mlle DURAND, bas à Morel.

Vous voyez si je vous ai trompé. (Morel la regarde froidement. Elle va auprès d'Eugène.) Et l'ambassadeur de la république argentine ?

EUGÈNE.

Je vais vous présenter à lui.

SCÈNE XIV.

JUSTIN, MOREL.

JUSTIN.

Si vous m'aviez écrit pour m'annoncer votre arrivée, mon père... j'aurais été heureux et fier, croyez-le bien, de vous recevoir chez moi... Cette surprise me comble de joie !...

MOREL.

Je m'en aperçois bien.

JUSTIN.

J'espère que vous prolongerez votre séjour ici ?

MOREL.

Je suis assez sage pour ne plus faire de projets... d'ailleurs, j'ignorais quel accueil je recevrais de mon fils...

JUSTIN.

Ah ! mon père ! ce mot est cruel... Comment supposer que je puisse mal vous recevoir !..

MOREL.

C'est juste... Je vous apporte trois cent mille francs... le prix du domaine de Grand-Pré... Cette maison, j'ai voulu l'acheter... à quelque prix que ce fût ; je ne devais pas la laisser passer en d'autres mains... C'est un bien de famille... votre mère y vint au monde... vous aussi. Un vieillard tient à ses souvenirs... toutes les fois que j'irai habiter Grand-Pré, je n'en aurai qu'un seul de pénible... (Il examine tout.) Vous vivez au sein du luxe, je le vois.

JUSTIN.

Dans la meilleure compagnie du monde... vous me permettrez de vous présenter mes amis.

MOREL.

Non ! ... je sais ce qu'ils sont : des flatteurs, des intrigans.

JUSTIN.

Mon père...

MOREL.

Pensez-vous que j'aie pu vivre indifférent à tout ce qui nous concerne, sans m'être procuré sur vos relations, sur votre conduite, des renseignemens positifs ?.. Comment avez-vous gouverné votre fortune ? Malgré les avis sages que je vous ai fait parvenir, vous avez prodigué vos richesses, vous avez agité votre existence, vous avez joué votre avenir, vous avez risqué votre honneur ! vous ne rougissez pas d'usurper un titre !

JUSTIN.

Qu'on m'a donné malgré moi...

MOREL.

Encore une fois, des flatteurs bien bas, des intrigans bien vils !

JUSTIN.

Monsieur... ce langage, un père seul pouvait me le faire entendre... Pour y répondre, ce n'est plus l'âge que j'invoque aujourd'hui, mais mon expérience et ma liberté.

MOREL.

Elles vous coûtent cher !

JUSTIN, se contenant.

On vous a fait de ma vie un récit mensonger... on a calomnié mes amis... Restez et voyez mes relations avec tout ce que Paris renferme de gens distingués... soyez le témoin de mon bonheur... Prenez chez moi la place que vous devez y occuper... vous y verrez chacun vous combler de respects, vous saurez apprécier un monde meilleur que vous ne croyez.

MOREL.

Illusion funeste... triste aveuglement !.. Justin, l'amour m'a donné des forces pour tenter un dernier effort... Je viens à vous, moi, votre père ! je viens vous proposer l'oubli du passé, la réparation de vos fautes... je viens vous arracher à une perte certaine.

JUSTIN, vivement.

Qui vous l'a dit ?

MOREL.

Tout le prouve... votre dernière terre, vous l'avez vendue ! Demain, que vous restera-t-il ? Le cœur d'un père ; ne vous le fermez pas... quittez ces gens, qui vivent à vos dépens : aujourd'hui, vous pouvez tout expier, demain, vous n'aurez plus que des remords... aujourd'hui, vous êtes victime, demain, craignez le déshonneur...

JUSTIN.

Je ne fais rien dont je doive rougir !

MOREL.

Oui, le déshonneur pour vous... (Pause.) Justin, si tu n'as prodigué que tes richesses, je suis économe et toute ma fortune est à toi... Mon fils, le bonheur n'est pas où la vérité se cache, où l'erreur règne par le scandale... on te trompe encore, tu te trompes encore toi-même,.. Un cri de la conscience et tout est sauvé...

Air de Teniers.

Non, ce n'est pas vainement que j'implore,
Dans votre cœur, je place mon espoir;
Arrêtez-vous, il en est temps encore:
Du vice au crime, on va, sans le savoir;
Dans cette vie, où le mal qu'on affronte,
Renaît sans cesse et nous suit pas à pas...
Au moins, mon fils, épargnez-moi la honte...
Mon désespoir ne vous suffit-il pas!

JUSTIN, froidement, à part.

Claire mariée!.. (Haut.) Mon père, il m'en coûte toujours de ne pas vous obéir... mais...

MOREL.

Mais?.. (Rires dans la coulisse.)

JUSTIN.

Maintenant... il est trop tard.

MOREL, avec véhémence.

Il n'est jamais trop tard.

JUSTIN.

Calmez-vous... on peut vous entendre... je ne suis pas seul.

MOREL, avec plus de colère.

Que m'importe! viens-je ici pour ménager des misérables?

(Les convives paraissent au fond.)

JUSTIN.

Monsieur... ce sont mes amis.

MOREL, élevant la voix.

Et vous n'avez pas honte de les défendre!

JUSTIN, avec chaleur.

Encore une fois, je ne saurais souffrir qu'on les insulte en ma présence.

MOREL, plus haut.

Vous deviendrez un infâme comme eux!

JUSTIN.

Monsieur... je suis chez moi!

MOREL, avec colère.

Malheureux! (Entrée des convives.)

LE DOMESTIQUE, annonçant.

M. le vicomte de Senlis!

JUSTIN.

Ciel!.. une dette de jeu!..

MOREL, bas à Justin en lui remettant un portefeuille.

Une dette de jeu!.. Malheureux! voici le reste de vos richesses!..

JUSTIN.

Mon père!

MOREL.

Je n'ai plus de fils!..

REPRISE DU CHOEUR du commencement de l'acte.

Folie, etc.

(On se range pour laisser passer Morel; Justin reste stupéfait.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

Intérieur d'une ferme. Porte au fond; porte à droite; à gauche, une fenêtre. Un escalier avec une galerie supérieure ayant une porte et une fenêtre. — Au lever du rideau, Mme Thiéry range le ménage.

SCÈNE I.

Mme THIÉRY, puis Mlle DURAND, et un peu après GUSTAVE.

Mme THIÉRY, chantant.

Jamais l'on n'avait vu
Un homme aussi barbu.

Mlle DURAND, entrant.

Mme Thiéry, Gustave n'est pas venu ici?

Mme THIÉRY.

Non, mamzelle, mais tenez, le v'là...

Mlle DURAND.

C'est bien... laissez-nous.

(Mme Thiéry sort.)

GUSTAVE, en entrant.

Ma tante, je suis exact au rendez-vous.

Mlle DURAND.

C'est à merveille; et Eugène?..

GUSTAVE.

Il est au château... vous avez fait la demande?

Mlle DURAND.

Pas encore... nous sommes arrivés hier au soir, ton père, Mlle de Mérinville et moi... il faut d'abord préparer M. Morel... lui seul obtiendra de Claire qu'elle consente à se marier.

GUSTAVE.

Vous aviez du temps...

Mlle DURAND.

Je lui en ai déjà touché quelques mots: mais quand son père vient à Grand-Pré, il est toujours d'une tristesse qui ne permet pas de lui dire tout ce qu'on veut... Grand-Pré lui rappelle des souvenirs plus que tout autre endroit.

GUSTAVE.

Oui, mon frère... pauvre garçon!..

Mlle DURAND.

Claire est très riche, et Eugène n'a rien... il s'est un peu moqué de moi, à Paris; mais il m'a fait gagner mon procès... je suis bonne fille, et je ferai réussir son mariage.

GUSTAVE.

Moi, je prévois quelques obstacles... Claire a refusé tous les partis qui se sont présentés.

Mlle DURAND.

Ton père la décidera...

GUSTAVE.

Mais mon père lui-même... car, soyez-en sûre, quoiqu'il n'en parle jamais, il pense que Justin n'est pas mort... depuis cinq ans il a quitté Paris et on n'a pas eu de ses nouvelles, c'est vrai, mais enfin nous n'avons aucune certitude sur son sort.

Mlle DURAND.

Malheureusement, c'est ce qui prouve qu'il n'est plus.

GUSTAVE.

Toutes mes espérances ont été vaines, ainsi que mes recherches.

Mme THIÉRY, sur la galerie et à la fenêtre.

Thiéry... Thiéry... v'là M. Morel... viens vite.

Mlle DURAND.

Mon beau-frère vient ici... Claire est avec lui sans doute...

SCÈNE II.

THIÉRY, Mme THIÉRY, GUSTAVE, Mlle DURAND, MOREL, CLAIRE, GERVAIS.

GUSTAVE, embrassant Morel.

J'arrive à l'instant, mon père... voulez-vous bien recevoir les excuses de ma femme?.. elle n'a pu venir.

MOREL.

Elle n'est pas malade, j'espère...

GUSTAVE.

Une légère indisposition.... (A Claire.) Claire, elle m'a chargé de ses complimens pour vous...

MOREL, aux fermiers.

Bonjour Thiéry... bonjour, Madame, tout va bien à la ferme? tant mieux, j'aime à voir prospérer les personnes qui vivent sur mes terres.

THIÉRY.

Je vous remercie, not' Monsieur... ça n' va pas trop mal... il y a bien eu quelque ravage à cause de la maladie des bestiaux, mais ça ne nous a pas atteint, moi et ma femme.

GERVAIS, aux fermiers.

C'est bien... c'est bien... laissez-nous...

(Ils sortent.)

GUSTAVE.

Je ne suis pas venu seul à Grand-Pré, mon père, j'ai pris la liberté de vous amener un de mes parens, un ami...

MOREL.

Vous avez bien fait, ma maison est la vôtre, mon fils.

Mlle DURAND.

C'est un excellent garçon.

GUSTAVE, à Claire.

Qui vous a vue la dernière fois que vous êtes venue chez nous, Claire... depuis ce temps, il ne cesse de me parler de vous...

MOREL, à Gervais.

Gervais, tu logeras convenablement l'hôte de mon fils.

GERVAIS.

Oui, Monsieur... d'ailleurs, toutes les fois que vous venez habiter Grand-Pré, les voisins se hâtent d'accourir...

CLAIRE.

Tant mieux, ça nous distrait...

MOREL.

Ce qui te convient, ma chère enfant, est toujours bien pour moi... cependant je trouve qu'on ne me laisse pas toujours assez seul ici.

GERVAIS.

Je conçois que vous y veniez rêver.

Air : Ces Postillons sont d'une maladresse.

C'est dans ces lieux, et, grace à votre zèle,
Qu'un jour, Justin, osant ses premiers pas,
Courant vers vous, ma mémoire est fidèle,
Vint trébucher en riant aux éclats,
Pour vous presser entre ses petits bras.

MOREL.

Pourquoi ce nom? il trouble encore ma vie.

GERVAIS.

Je le repousse et toujours il revient :
Car voyez-vous, en songeant qu'on l'oublie
Ça fait qu'on s'en souvient.

MOREL.

Encore une fois, qu'il n'en soit plus question!

GERVAIS, changeant de ton.

Il suffit... Monsieur Thiéry est vraiment un bon fermier, et habile par ma foi! depuis six mois qu'il tient la ferme, il y règne un air de prospérité...

MOREL.

Oui... j'ai bien fait d'acheter cette terre, n'est-ce pas? un propriétaire avide eut fait tomber tous les vieux arbres... ils donnent un ombrage si doux!.. cependant, sans Gustave, qui m'a prévenu à temps, je pouvais perdre le droit de venir m'asseoir ici...

CLAIRE.

Et cet endroit vous est cher, quoique vous puissiez dire...

Mme THIÉRY, chantant dans la coulisse.

Jeunesse trop coquette
Écoutez la leçon.

MOREL.

Dites à cette femme de se taire.

CLAIRE.

J'y vais... j'ai quelques présens à lui faire pour ses enfans...

(Elle entre dans la chambre.)

MOREL, à Gervais.

Toi, va donner tes ordres...

GERVAIS.

Moi? oui, Monsieur. (Il sort.)

SCÈNE III.

GUSTAVE, MOREL, Mlle DURAND.

Mlle DURAND.

Mon cher beau-frère, nous sommes seuls maintenant... je veux vous dire...

GUSTAVE.

Oui, mon père, nous voulons, ma tante et moi, vous parler d'une affaire importante.

MOREL.

De quoi s'agit-il?

Mlle DURAND.

Il s'agit de marier Mlle Mérinville... mon cousin Beaulieu n'a pu se défendre d'éprouver pour elle le sentiment le plus vif... il faut la décider...

GUSTAVE.

Et c'est un mariage que nous voudrions conclure dans l'intérêt de deux personnes que nous aimons.

MOREL.

Claire ne dépend pas de moi, je vous l'ai déjà dit : elle m'a fait promettre de ne jamais chercher à l'influencer dans le choix d'un mari.

Mlle DURAND.

Nous ne voulons nullement la contraindre, cette chère enfant.

MOREL.

J'ai promis... je tiens parole...

GUSTAVE.

Ah! mon père, il est question de son bonheur, de son avenir, et nous vous prions instamment de dire un mot...

MOREL, maîtrisant une légère impatience et gagnant le fond pour sortir.

Soit... je lui parlerai, je lui ferai part de l'amour qu'elle a fait naître, mais en respectant sa volonté, je vous en avertis...

Mlle DURAND, l'accompagnant.

Bien! bien!.. quand vous aurez vu notre protégé, vous et Claire, vous serez tout-à-fait pour lui...

(Morel sort.)

SCÈNE VI.

GUSTAVE, Mlle DURAND; puis THIÉRY, Mme THIÉRY.

Mlle DURAND.

Les choses commencent à merveille... (Les Thiéry entrent.) Allons, ne perdons pas de temps... le consentement est presque certain, maintenant, nous écrirons à Nantes le mariage d'Eugène avec Mlle de Mérinville. (A part.) Ça fera patienter ses créanciers.

(Ils sortent.)

SCÈNE V.

THIÉRY, Mme THIÉRY.

Mme THIÉRY.

As-tu entendu Thiéry? le mariage de Mademoiselle Claire!.. c'est sans doute avec ce beau Monsieur que j'avons vu tout à l'heure? en v'là une bonne nouvelle.

THIÉRY.

Moi... je songe à une chose... v'là not' Monsieur au château, avec du monde... tu sais bien qu'on nous a défendu de recevoir des étrangers à la ferme... et ce garçon à qui j'avons permis de passer la nuit dans la grange, l'as-tu vu?

Mme THIÉRY.

Non... il était si fatigué! si mouillé... car il se trouvait dans la plaine au plus fort de l'orage... peut-être qu'il dort encore... va l'appeler, va, t'as raison, il faut qu'il parte!..

THIÉRY, à la porte de la grange.

Eh! eh! mon gas... Il y a, Dieu marci, assez long-temps qu'il fait jour... Arrivez, arrivez. (Il redescend la scène.)

Mme THIÉRY.

Je vas lui couper un bon morceau de pain.

(Elle va le prendre dans un meuble.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, JUSTIN.

THIÉRY.

Eh bien! vous avez eu le temps de vous reposer, mon garçon?..

JUSTIN.

Je vous remercie.

Mme THIÉRY.

Et je vous conseille de poursuivre votre route... Le temps est beau..

JUSTIN.

Permettez-moi de rester ici quelques momens encore...

THIÉRY.

C'est impossible.

JUSTIN.

Je vous en supplie... Voyez mes pieds meurtris par une marche longue et pénible... Je suis malheureux; ne redoutez rien de moi... Si ma présence vous importune, je me tiendrai caché... Mais que j'aie de votre pitié un morceau de pain et un asile. Je vous le demande au nom de vos enfans, au nom de votre père.

Air de la chanson bretonne.

Pitié, je vous implore,
Grace pour mes malheurs!
Un jour, un seul encore,
Je cacherai mes pleurs.
Le courage, j'espère,
Viendra me soutenir;
Ma vie ou ma misère
Demain doivent finir.
Je vais partir.
Ma vie ou ma misère,
Demain doivent finir,
Oui, finir!

Mme THIÉRY.

Eh bien! qu'est-ce que j'ai donc? V'là-t-il pas que je pleure...

THIÉRY.

C'est bel et bon ça, mon garçon; mais je n'sommes pas les maîtres.

Mme THIÉRY, à la table.

Tenez, v'là du pain, du cidre, un morceau de fromage... Asseyez-vous là. Déjeunez tranquillement; ça va vous remettre... Puis, après... bon voyage...

THIÉRY.

C'est comme ça. (Thiéry et sa femme sortent.)

SCÈNE VII.

JUSTIN, seul.

Ils m'éloignent... ils sont devenus défians, et ces haillons ne sont pas assez épais pour cacher ma honte, pour voiler ma rougeur, pour réchauffer ma vie... Ils me chassent!... Voilà bien la piété des hommes! L'aspect de la douleur les effraie... ils ne sentent des autres que la joie... Leurs regards fixés par le luxe se détournent de la misère... Dans le monde, les philanthropes de salon, des rêveurs humanitaires, s'émeuvent au tableau de la vie champêtre... Au village, des cœurs sans émotion!... Là-bas, tout est subtil... ici tout est positif... Partout l'égoïsme! partout la lutte des intérêts! La société fait le mal et prétend juger! elle ouvre l'abîme et défend qu'on y tombe! Elle veut le luxe et ne donne pas un regret au malheureux qui s'est ruiné pour elle!... Eh bien! jeunes fous qui ambitionnez cette gloire, ayez donc un hôtel! une table ri-

chement servie ! des femmes brillantes ! des amis ! des flatteurs ! des parfums ! de la joie ! des nuits douces et de beaux jours !... la vie, enfin !... Non ! pas la vie... le rêve !... Je me suis réveillé, moi !... Tout a fui, tout a disparu, tout !... Mais je suis jeune !.., mais j'ai pour guide aujourd'hui l'expérience... Pourquoi me séparer de la foule ?... Pourquoi fuir ? Pourquoi hésiter à faire ce qu'ils font tous, sans scrupule, la tête haute, la bouche riante ?... Est-ce ici ma place, sous ces lambeaux ? Une résolution forte ! de l'audace ! et je verrai renaître ces illusions... et j'enchaînerai sous ma volonté ce monde que je méprise... Ah ! ils m'ont chassé !.. Ils ne savent donc pas ce qu'il y a de puissance et de haine dans un cœur qui souffre !.. Non ! plus de pitié pour ceux qui furent sans pitié !... Le vice ! on le cache ! Le crime !... on le combine avec art ! Les hommes ne comprennent et ne jugent que par ce qu'ils voient... Ce sont eux qui le veulent ! Ils ordonnent !... J'obéis !... qu'ils tremblent !... Leur comte Justin de Morel saura payer sa dette !...

(Au milieu du théâtre, la tête haute, le regard plein d'audace, il semble défier le sort. En ce moment, la voix de Mme Thiéry se fait entendre... D'abord, il y est insensible... puis il écoute... puis cette force factice l'abandonne, ses bras tombent, son front se courbe. Il devient pensif... il se trouble, il s'effraie... Accablé, il se cache le visage entre ses mains en sanglottant, et quand le chant cesse, il relève la tête. Mme Thiéry paraît sur la galerie, où elle va prendre du linge, et c'est là qu'elle commence à chanter ; le reste se dit dans la coulisse.

Mme THIÉRY, chantant.

Enfin je suis résolu
D'être mon maître absolu.
Donnez-moi vite, mon père,
Ce qui revient de ma part.
Vous aurez toujours mon frère,
Consentez à mon départ.

JUSTIN.

Qu'entends - je !.... Quel souvenir !.... Mon Dieu !... mon Dieu !...

Mme THIÉRY, de même.

Pourquoi veux-tu, mon enfant,
Faire ce que Dieu défend ?
Veux-tu désoler mon âme,
Nos parens et nos amis,
Je serais digne de blâme
Si je te l'avais permis.

(Les derniers vers se perdent dans l'éloignement.)

JUSTIN.

Malheureux ! cette histoire dont on berça mon enfance, elle est devenue la mienne... La leçon du passé ne profite donc jamais !... Et moi aussi, j'ai été sourd à la voix de mon père !... Moi aussi, j'ai méconnu ses conseils, j'ai trahi ses espérances... j'ai résisté à ses prières... j'ai repoussé ses caresses !... L'amour d'une innocente jeune fille... le respect des serviteurs... j'ai tout méprisé !.. Impitoyable, je me suis arraché de leurs bras ouverts pour me retenir... C'est ma faute, c'est ma faute !... si je suis nu, sans asile, sans pain... Si je n'ai plus de place gardée sous le toit paternel... à la table... au foyer ;... s'il n'est plus de cœur qui m'espère, plus de regards qui me suivent, si je n'ai plus de famille, c'est ma faute ! c'est ma faute !... Mon père ! mon père !... serez-vous insensible à mon repentir ? N'est-il personne près de vous qui, bien bas, vous dise encore mon nom ?... Mon père, l'orage qui courba ma tête n'a pas frappé la vôtre ?... Non ! non !... Ah ! qui me parlera de mon père ?... Je veux le voir... je veux me jeter à ses pieds... Le malheureux fut toujours bien reçu à la porte de la maison qu'il habite... J'irai... oui, j'irai... et je dirai : un pauvre vous tend la main : la charité, s'il vous plaît, mon père, la charité !

SCÈNE VIII.

JUSTIN, Mme THIÉRY, sur la galerie.

Mme THIÉRY.

Eh bien ! vous n'êtes pas prêt à partir ? vous ne pouvez pas rester plus long-temps à Grand-Pré...

JUSTIN, à part.

Grand-Pré ! (En examinant.) Oui... oui... je reconnais ces lieux...

Mme THIÉRY.

Allons, allons, il faut prendre un parti...

JUSTIN, hors de lui.

C'est ici que je fus nourri !...

Mme THIÉRY.

Qu'est-ce qu'il a donc ?..

CLAIRE, au dehors.

C'est bien, faites pour le mieux, je verrai ça.

JUSTIN.

Quelle voix !..

Mme THIÉRY, descendue.

Je vous l'ai déjà dit... il ne faut pas abuser de not' complaisance...

SCÈNE IX.

LES MÊMES, CLAIRE.

CLAIRE, du fond.

Après qui donc en avez-vous ?

JUSTIN.

C'est elle... ah ! mon Dieu !..

Mme THIÉRY.

C'est un pauvre diable à qui j'avons permis de passer la nuit à la ferme, et qui ne veut plus partir...

CLAIRE, en descendant la scène.

Laissez-moi lui parler... (Mme Thiéry sort.)

JUSTIN, à part.

De la pitié !..

CLAIRE.

Il est jeune... il paraît souffrant... (A Justin.) Si vous avez besoin de secours...

JUSTIN.

Claire...

CLAIRE, surprise.

Vous savez mon nom ? qui êtes-vous ?..

JUSTIN.

Vous ne me reconnaissez pas ?..

CLAIRE.

Ciel ! Justin !..

JUSTIN, courbant la tête.

Oui, Justin...

CLAIRE.

Ce n'est pas une erreur ! vous !

JUSTIN.

Accablé de misère et de repentir... mais mon père! parlez-moi de lui... il vit... oui! mon Dieu! je te remercie...

CLAIRE.

Il est ici...

JUSTIN.

Ici ! ah ! le ciel n'a pas été sourd à mes prières!.. Pour m'attacher à la vie, il me fallait revoir mon père... il me fallait les souvenirs de mon enfance... il me fallait le pardon ! je viens l'implorer de tous ceux que j'ai offensés... ne me repoussez pas ! si vous saviez combien j'ai souffert... mes torts sont expiés !.. si vous saviez ce qu'ils ont fait de moi, ces amis perfides ! après m'avoir arraché de la maison paternelle, après m'avoir dévoré mes richesses,.. ils m'ont trahi lâchement, ils ont détourné la tête à mon aspect! ils m'ont refusé le pain de la pitié la plus vulgaire!.. humilié... dépossédé... la rougeur sur le front, j'ai dû fuir...

AIR : Un jeune Grec.

Triste jouet des hommes et du sort,
Loin de Paris, j'ai caché ma misère,
Au Dieu clément, je demandais la mort,
Et son courroux m'attachait à la terre...
L'erreur toujours enfante le malheur!
Sans avenir... regrettant mon enfance...
Pas de repos, pas de bonheur...
Rien ne peut soulager le cœur,
Sans la paix de la conscience...
L'espoir naît de la conscience!

CLAIRE.

Et vous n'êtes point accouru? et vous avez douté de notre tendresse?..

JUSTIN.

Mon cœur avait perdu la plus douce espérance,.. et puis la honte ! la honte... que vous dirai-je?.. j'ai appelé à mon aide ma jeunesse... mon courage... ma fierté... j'ai voulu braver l'adversité, soutenir la misère... j'ai quitté ma patrie... j'ai voulu tromper mes regrets... endormir mes remords... mais la douleur a trahi mon espoir... je n'ai pu vivre et je n'ai pu mourir... alors, j'ai tourné les yeux de ce côté... j'ai tendu les bras vers mon père... et me voici !..

CLAIRE.

Pauvre Justin !..

JUSTIN.

AIR du fil de la Vierge.

Et vous que faisiez-vous pendant ma longue absence?

CLAIRE.

Moi, j'attendais,
Le ciel aux affligés laisse encor l'espérance,
Et j'espérais.

JUSTIN.

Vers mon père offensé, je veux courir... je n'ose.

CLAIRE.

Pourquoi trembler?
Chaque jour à son cœur, j'ai plaidé votre cause,
Sans lui parler.

JUSTIN.

Après des jours heureux, j'ai vu gronder l'orage.

CLAIRE.

Cédons au sort.

JUSTIN.

J'ai lutté vainement au milieu du naufrage!

CLAIRE.

Voici le port.

JUSTIN.

Partout, de ma douleur, j'ai dévoré la flamme !

CLAIRE.

Dieu vous entend !
Enfin, le repentir est entré dans votre âme?

JUSTIN.

En vous voyant !

Ne m'abandonnez pas, Claire... ouvrez-moi le cœur et les bras de mon père...

CLAIRE, l'entraînant.

Venez, venez...

JUSTIN.

Dans cet état, puis-je paraître devant lui sans rougir?..

CLAIRE.

Oui, oui... vous avez raison... il faut le préparer... une émotion brusque lui serait funeste... attendez-moi... espérez... comptez sur votre amie... comptez sur votre sœur... (A Mme Thiéry, qui entre.) Ayez les plus grands égards pour ce jeune homme, il ne part plus...

(Elle sort vivement.)

SCÈNE X.

Mme THIERY, JUSTIN.

Mme THIÉRY, au fond.

Ah! si c'est ainsi!.. comme elle court !.. (Elle regarde par la fenêtre.) Tiens, la v'là qui parle à M. Gervais... et puis v'là not'maître avec Mlle Durand...

JUSTIN.

Mon père !

Mme THIÉRY.

Ont-ils l'air affairé...

JUSTIN, à lui-même.

Mon père !.. si je pouvais l'apercevoir... (Il va près de la fenêtre.) Oui... oui... le voilà !..

Mme THIÉRY.

Eh bien ! qu'a-t-il donc?..

JUSTIN.

Quel changement !.. c'est moi... c'est moi !..

Mme THIÉRY.

Je n'y comprends rien... (Elle va auprès de lui.) Vous voyez qu'il ne faut jamais désespérer... c'est que Mlle de Mérinville est une bonne demoiselle...

JUSTIN, avec joie.

Mlle de Mérinville ! elle n'est pas mariée !..

Mme THIÉRY.

Non, pas encore, mais ça ne peut pas tarder, et d'après quelques mots que j'ai entendus, je crois que son prétendu est ici...

JUSTIN.

Que dites-vous?..

Mme THIÉRY.

Il est arrivé de ce matin... c'est un bel homme!.. allons, du courage, de l'espoir... à votre âge, on a de l'avenir...

SCÈNE XI.

JUSTIN, puis GERVAIS, puis CLAIRE.

JUSTIN, réfléchissant.

Elle a dit : Comptez sur votre sœur, comptez sur votre amie... je n'ai plus son amour...

GERVAIS.

Que viens-je d'apprendre? il est arrivé, Justin... le voici!.. mon pauvre enfant!.. mon maître!.. (Il tombe aux pieds de Justin.)

JUSTIN.

Gervais, mon bon Gervais!..

GERVAIS.

Mon Dieu! dans quel état...

CLAIRE, entrant.

Obsédée par Mlle Durand, je n'ai pu dire un seul mot à votre père.

GERVAIS.

Cependant, il est sage de le préparer doucement à recevoir cette nouvelle... Une imprudence peut lui causer la mort.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, Mme THIÉRY.

Mme THIÉRY, à la galerie.

V'là not' Monsieur, Mlle Claire; il vient à la ferme.

JUSTIN, avec trouble.

Mon père!.. mon Dieu!

CLAIRE.

Justin, courage!

GERVAIS.

Il faut vous cacher... il le faut, il y va de ses jours.

CLAIRE, indiquant le poteau.

Oui, oui, là, là!

ENSEMBLE.

AIR :

Il vient! du silence,
Vite, cachez-vous.
Nous, avec prudence,
Calmons son courroux.

SCÈNE XIII.

JUSTIN, caché; GERVAIS, CLAIRE, MOREL.

MOREL, au fond, à Mlle Durand qui n'entre pas.

La voilà; je vais lui parler.

CLAIRE, à part.

Mon Dieu! ne brusquons rien.

MOREL, à Claire.

A quoi penses-tu, mon enfant?

CLAIRE.

Mais... sait-on toujours à quoi l'on pense?

MOREL.

J'ai à te parler, moi; veux-tu m'entendre?

CLAIRE.

Oui; qu'y a-t-il?

MOREL.

Je viens remplir un devoir, et j'espère que tu apprécieras le véritable motif de ma démarche... tu ne m'as jamais interdit le droit de t'entretenir de tes intérêts...

CLAIRE.

N'êtes-vous pas mon père?

MOREL, avec sentiment.

Un père n'est pas toujours écouté, tu le sais bien.

JUSTIN, à part.

Hélas!

MOREL.

Il s'agit de ton bonheur.

CLAIRE, à part.

Que va-t-il dire?

JUSTIN, à part.

Je tremble!

MOREL.

Je dois m'occuper de ceux que je laisserai après moi.

CLAIRE.

Ah! ne parlez pas ainsi!

MOREL.

J'y songe... oui... l'homme espère jusque-là. Mais, en y songeant, je m'occupe de ceux que je dois laisser après moi, de ceux qui m'ont aimé, qui garderont au fond de leur cœur le souvenir du vieillard... le nombre en est diminué.

CLAIRE.

Non, non... je ne le pense pas, moi... Pourquoi cette idée? qui peut jamais cesser de vous aimer?..

MOREL.

Qui?..

JUSTIN, à part.

Malheureux!

MOREL, ému.

Parlons de toi, Claire, tu sais bien que les émotions me font mal... Mon fils et ma belle-sœur t'aiment... Ils ont conçu le projet de te marier...

CLAIRE.

Non, non... c'est impossible! je ne me marierai pas, je ne veux pas me marier, je vous l'ai déjà dit... Ma résolution est prise.

MOREL.

Cependant, c'est avec l'intention de la famille que Gustave amène ici un jeune homme qui t'a vue, qui te trouve belle, qui t'aime... je le conçois...

CLAIRE.

Et moi, je ne saurais l'aimer.

MOREL.

Mais tu ne le connais pas, il peut te plaire...

CLAIRE.

Non, non, je ne peux plus aimer.

MOREL.

Pourquoi cette détermination? elle afflige tes amis.

CLAIRE.

Parce que mon cœur n'est plus à moi, vous le savez bien.

MOREL, la pressant dans ses bras.

Ma fille!

CLAIRE.

AIR nouveau de M. Dorbe.

Je ne puis oublier vos projets d'autrefois!

Un autre eu ma tendresse, il conserve ses droits...
Le pauvre voyageur a supporté l'orage,
Son erreur doit cesser, j'en ai le doux présage.
Il vivra dans mon cœur, tant que mon cœur battra,
J'attendrai son retour; j'espère, il reviendra.

MOREL.

Pauvre enfant! crois-tu donc que le génie du mal lâche sa proie?

CLAIRE.

Oui, je le crois.

MOREL.

Tu ne sais donc pas que la corruption a porté sa gangrène au cœur.

CLAIRE.

La main d'un père peut la guérir.

MOREL.

Tu ne sais donc pas que la débauche a vicié ce sang qui fut mon sang.

CLAIRE.

On ne pardonne qu'aux coupables.

MOREL.

Il a prodigué ses richesses.

CLAIRE.

Les miennes suffiront.

MOREL.

La mort a fait justice.

JUSTIN, se précipitant aux genoux de Morel.

Mon père!

MOREL, au comble de l'étonnement.

Malheureux!

CLAIRE.

Grace!

MOREL, avec une sorte de colère.

Que viens-tu faire?

CLAIRE, aux pieds de Morel.

Grace pour vos enfans!.. Vous avez promis à mon père le bonheur de sa fille.

MOREL.

Ton père?.. (Il relève Claire; il regarde Justin qui est soutenu par Gervais; en ce moment, paraissent au fond Gustave, Mlle Durand, Thiéry et sa femme.) Venez, venez tous!.. Mon fils était perdu, j'ai retrouvé mon fils!..

(Justin se relève et se précipite dans les bras de Morel.)

FIN.

NOTA. Sadresser pour la Musique de cette pièce, et pour celle de tous les ouvrages du répertoire du Vaudeville, à M. R. TARANNE, bibliothécaire dudit théâtre.

Le mise en scène est de M. Vizentini.

Imprimerie de Mme De Lacombe, rue d'Enghien, 12.